

La Porte du Ciel

Seconde édition

Pascal Bécu

*La parole est donnée par les mots,
Mais en eux elle se cache.*

*L'esprit est la clé,
Mais en lui est l'obstacle.*

*Ainsi va la Sagesse,
Qui se joue de l'esprit,
Et recèle, dans l'ombre,
La connaissance de midi.*

SOMMAIRE

Préface -----	9
Prologue -----	11
Partie 1 : La terre -----	15
Partie 2 : Le feu -----	45
Partie 3 : L'air -----	127
Partie 4 : L'eau -----	173
Partie 5 : L'espace -----	233
Bibliographie -----	298

PROLOGUE

Paul quitta la ville en direction de la montagne. Son grand-oncle, un vieil ermite, était décédé, laissant pour seul héritage une bâtisse sans âge, isolée au milieu des montagnes et que personne, parmi les membres de la famille ne réclamait, tant la précarité et l'austérité de l'endroit semblaient avoir rebuté même les plus enhardis, trop habitués sans doute au confort de la ville. Paul atteignait l'âge où l'adolescent se muait en adulte et où le besoin d'une plus grande autonomie se faisait vivement ressentir. L'été approchait et le soleil dispensait déjà une douce chaleur. Paul se réjouissait de pouvoir oublier un peu ses études et profiter du temps des vacances pour découvrir un horizon différent du ciel toujours bas de la ville. Il se sentait également heureux de pouvoir se soustraire au regard des adultes auxquels il ne parvenait toujours pas à s'identifier, tant ses rêves d'enfant animaient encore ses désirs, de l'intérieur. Il possédait un caractère solitaire ; il aimait la nature et préférait souvent la compagnie d'un animal ou d'un livre à la société souvent hypocrite des hommes.

Paul laissa derrière lui le dernier village qui le séparait encore du chalet. Le séjour s'annonçait agréable, car le temps était beau, de même que les paysages alentour auguraient de superbes promenades. Il se retrouva sur un chemin pierreux et escarpé, qu'il emprunta tout en se remémorant les souvenirs de son enfance, alors qu'il rendait visite au vieil oncle, en compagnie de ses parents. Celui-ci refusait obstinément de quitter sa maison, malgré son âge avancé. Les parents de Paul s'en offusquaient souvent, qui auraient sans doute préféré que le vieil homme renonçât à vivre en montagne, pour venir s'installer en ville à proximité de leur maison. Paul conservait le souvenir d'un vieil homme extrêmement courtois, quoique avare de mots, même en présence de visiteurs. La pauvreté de l'oncle était patente et sa gentillesse notoire compensait largement sa discrétion. Les parents de Paul le décrivaient pourtant

comme un vieillard bourru, épris de solitude et pétri d'idées farfelues, de sorte qu'il faisait plutôt figure d'épouvantail dans le champ des bienséances familiales.

Aussi loin que Paul pouvait remonter le cours de sa mémoire, il lui semblait que le vieil oncle avait toujours été l'objet de railleries au sein de la famille, chacun s'accordant à penser que, nonobstant sa gentillesse, la marginalité du vieil homme ne s'accordait guère avec l'éducation qu'il avait reçue. Pour cette raison sans doute, les visites qu'il pouvait recevoir se faisaient plutôt rares. Paul s'interrogea de même sur le mutisme affiché par le vieil oncle, et se posa la question de savoir si, au fond, ce silence ne cachait pas quelque secret familial, qui eût pu justifier le tabou dont le vieil homme avait toujours été l'objet. Ce dernier possédait, il est vrai, un caractère bien trempé et Paul s'imagina aisément combien celui-ci devait sans doute « n'en faire qu'à sa tête », pour reprendre une expression dont la mère de Paul était coutumière à son endroit. Souriant à cette évocation, Paul objecta néanmoins que la simplicité et la gentillesse notoires du vieil homme devaient l'inciter à tempérer son jugement. Du reste, ses propres opinions différaient de plus en plus souvent de celles de ses parents, et il s'accordait maintenant le droit de ne pas être forcément d'accord avec eux. Sur ces entrefaites, Paul franchit les derniers mètres qui le séparaient encore du chalet.

La porte n'était pas fermée à clé et il s'introduisit dans le chalet aussi facilement que s'il était entré chez lui. Se remémorant la configuration des pièces qu'il inspectait, il effectua un inventaire rapide des objets qu'il aurait à utiliser au cours de son séjour : les ustensiles nécessaires aux préparations culinaires figuraient en bonne place dans la cuisine et quoique usagés, Paul pensa qu'il pourrait toujours s'en débrouiller. De même la chambre du vieil oncle était demeurée intacte, de sorte qu'il se contenta de poser sur le lit le sac de couchage qu'il avait emporté dans ses bagages. Enfin, l'accès au puits n'avait pas été condamné et il pourrait toujours y puiser l'eau dont il aurait besoin pour se désaltérer ou se laver.

L'inspection du puits lui rappela combien, enfant, il avait aimé y accompagner le vieil oncle, et la joie qu'il avait alors éprouvé de pouvoir tourner la manivelle pour extraire l'eau du puits. L'oncle, déjà âgé à cette

époque, devait l'aider à manœuvrer la corde, tant la margelle était haute pour ses membres encore petits. Ses parents trouvaient ridicule de devoir encore puiser l'eau d'un puits alors que tout le monde en ville, et même à la campagne, avait accès à l'eau courante. Le vieil oncle, disaient-ils, vivait dans une époque révolue, et à refuser le progrès, il n'aurait rien gagné de moins, un jour prochain, que de mourir de soif, simplement parce qu'il n'aurait plus trouvé la force d'aller extraire de l'eau. Ce jour advint sans doute, car le vieil oncle fut retrouvé mort, sur son lit, plusieurs jours après la date présumée de son décès, sans que personne ne pût en déterminer la cause avec certitude. Les parents de Paul arguaient depuis lors que le vieil oncle aurait pu vivre plus longtemps s'il avait accepté, en temps voulu, de les écouter. Prévoyant les maux inéluctables qu'apportait la vieillesse, les parents de Paul s'étaient en effet mis en recherche d'un établissement qui eût pu héberger le vieil oncle, mais ce dernier avait toujours refusé de quitter sa demeure.

Le chalet était sis en hauteur, à proximité de montagnes qui le surplombaient. La beauté naturelle de l'endroit impressionnait Paul, en même temps que s'en dégageait une impression de paix. Un tintement de clochettes se fit entendre au loin et un cri perçant fendit l'air. Paul se dirigea vers la fenêtre et aperçut au loin un troupeau de moutons. Au dessus, un rapace tournoyait lentement, toutes ailes déployées. Le jour déclinait. Paul défit prestement ses bagages et se mit en quête de bois pour alimenter un feu de cheminée. Il trouva dans la remise une vieille lampe à pétrole qu'il parvint, non sans mal, à allumer. Il veillerait, le lendemain, à se préoccuper davantage des conditions de son séjour au chalet.

Partie I :

La Terre



Thésée tuant le Minotaure

Vase antique (env. 500 ans av. JC)
Musée du Louvre - Paris

Chapitre 1

Le jour était levé depuis plusieurs heures lorsque Paul se réveilla le lendemain.

- Quel calme! Se dit-il en ouvrant le volet de la chambre où Morphée l'avait si bien servi. Après un petit déjeuner frugal, il entreprit d'investir plus avant les pièces de la demeure. Les heures s'écoulèrent rapidement et Paul éprouva un indicible bonheur à fureter dans les recoins les plus obscurs de la maison. Son attention fut soudain attirée par une étagère sur laquelle reposait un fatras de livres, de dossiers et de revues divers. Paul entreprit de dépoussiérer l'étagère, pour jeter un coup d'œil sur ce qu'elle contenait. Après maints essuyages et autant d'éternuements, il parvint finalement à déchiffrer le contenu des documents et mit de côté ceux qu'il se proposait de lire durant ses vacances. Ayant achevé son inspection, il se prépara à sortir.

Paul ressentit une vive émotion en retrouvant les chemins de son enfance et il laissa sa mémoire le guider à travers les escarpements de la montagne. Il s'arrêta à proximité d'une rivière pour se reposer. Tout en observant le paysage, il se revit accompagner le vieil oncle dans ses promenades, courant sans se lasser devant le pas fatigué du vieil homme. Plongé dans ses souvenirs, Paul perdit la notion du temps et se laissa surprendre par la tombée du jour. Coupant à travers bois et pâtures, il revint au chalet au moment où le soleil finissait sa course sur l'horizon, jetant une lumière rouge dans le ciel.

Après s'être désaltéré, puis débarbouillé, Paul entreprit de regarder de plus près les documents qu'il avait extraits le matin même du nid de poussière où ils devaient sans doute dormir depuis plusieurs années. Il arrêta son choix sur un livret sur la couverture duquel figurait un titre manuscrit et à peine visible : « *La porte du ciel* ». Il ouvrit le livret et découvrit en première page une épigraphe manuscrite. Paul reconnut l'écriture du vieil oncle :

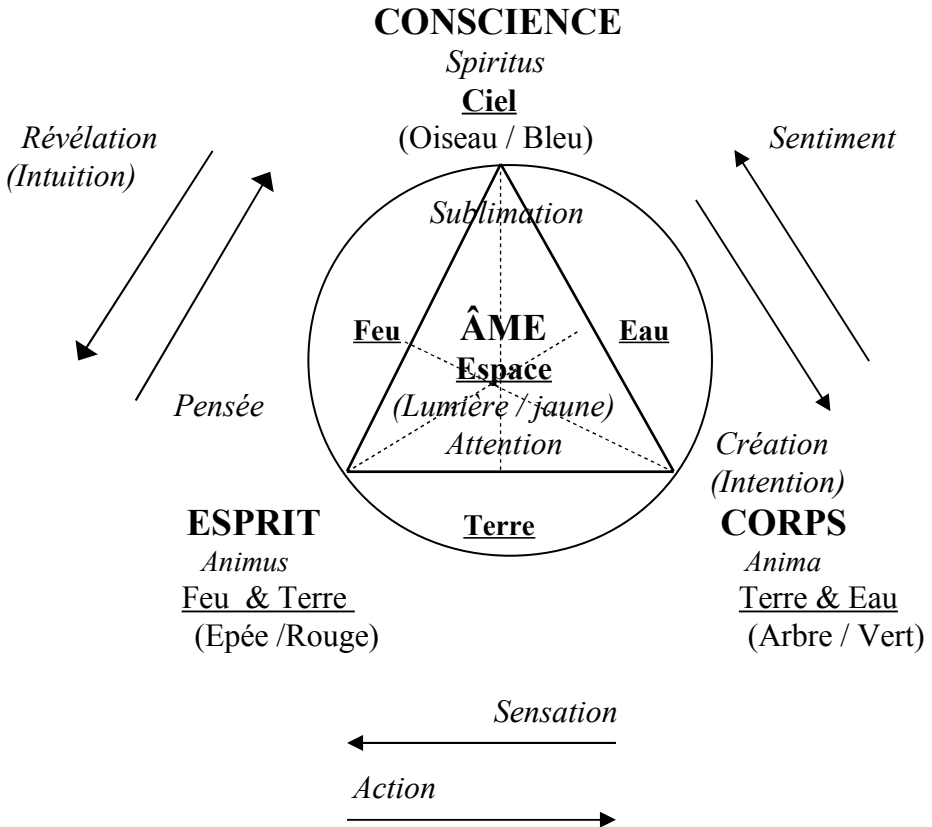
« Jacob eut un songe : Voilà qu'une échelle était dressée sur la terre et que son sommet atteignait le ciel, et des anges de Dieu y montaient et descendaient! Voilà que Yahvé se tenait devant lui et dit: « Je suis Yahvé, le Dieu d'Abraham ton ancêtre et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donne à toi et à ta descendance. Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol, tu déborderas à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi, et tous les clans de la terre se béniront par toi et par ta descendance. Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras et te ramènerai en ce pays, car je ne t'abandonnerai pas tant que je n'aie accompli ce que je t'ai promis. » Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : « En vérité, Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas! » Il eut peur et dit : « Que ce lieu est redoutable! Ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte du ciel! »¹

Paul connaissait ce passage de la bible relatant le rêve de Jacob, cependant il éprouvait quelque difficulté à comprendre comment, même en rêve, les adultes pouvaient accorder un quelconque intérêt à une histoire aussi peu vraisemblable. Imaginer en effet qu'une échelle pût être dressée entre ciel et terre, et permettre à un homme d'entrevoir le ciel, lui paraissait pour le moins grotesque. Paul sortait à peine du cocon de l'enfance et se prévalait trop encore des facultés nouvelles que lui prodiguait l'âge adulte, pour accepter, sans rechigner, d'accorder son crédit à une histoire aussi peu vraisemblable, qui lui semblait davantage tenir de l'affabulation ou du conte, que propre à éveiller l'intelligence d'un adulte. Néanmoins, la découverte du livret avait suffisamment aiguisé sa curiosité pour qu'il prît le parti d'en investir plus avant le contenu.

Le livret se poursuivait sur une représentation singulière, de forme géométrique, que Paul reconnut pour être un mandala. Les quelques articles ou commentaires qu'il avait pu lire concernant les mandalas, les décrivaient comme des figures géométriques symboliques, dont la structure apparente rendait compte d'une réalité « cachée » et inaccessible à la composante rationnelle de l'esprit. Paul s'arrêta sur l'étrange figure dessinée par le vieil oncle et tenta vainement d'en décrypter le sens. Il

¹ A.T. Genèse 2. 12 - 17.

sentit poindre en lui un sentiment mêlé de frustration et d'angoisse. La nuit l'obligea cependant à sortir de ses réflexions, pour rejoindre sa chambre. Avant de s'endormir, il prit le temps de recopier le mandala sur un cahier qu'il avait emporté, avec la ferme intention d'y revenir le lendemain :



Chapitre 2

Minos, Roi de Crète, reçut de Poséidon, Dieu de la mer, un magnifique taureau. Poséidon attendait de Minos qu'il lui offrît ce taureau en holocauste. Cependant Minos ne tua pas la bête, et la conserva pour lui. En représailles, Poséidon rendit l'épouse de Minos, Pasiphaé, amoureuse du Taureau, et de cette union illégitime naquit un monstre : le Minotaure. Mi-homme, mi-taureau, le Minotaure était dangereux, autant pour les hommes, que pour les animaux. Cependant Minos, loin de tuer la bête, se l'appropriâ et fit venir Dédale, un ingénieux architecte, afin qu'il construisît un enclos suffisamment sûr pour empêcher le monstre de s'échapper. Dédale construisit un labyrinthe si élaboré que ni homme ni bête n'eût pu s'en échapper. Minos conserva ainsi le Minotaure sans craindre qu'il s'enfuît. Néanmoins le monstre était vorace, et Minos dut satisfaire ses appétits. Aussi nombre de vies humaines furent-elles sacrifiées afin de nourrir le monstre.

Minos et Pasiphaé avaient un fils, Androgée, qui rendit un jour visite à Egée, Roi d'Athènes, afin de participer aux Panathénées. Les Athéniens avaient pour coutume de célébrer une grande fête en l'honneur d'Athéna, Déesse protectrice d'Athènes. De nombreux concours athlétiques et artistiques étaient organisés à l'occasion de ces fêtes et Androgée y participa avec un tel succès, que le Roi Egée en fut jaloux et le fit tuer. Minos, atteint dans sa chair et dans son orgueil, envahit Athènes en représailles, et imposa à la ville un tribut terrible qui consistait à livrer chaque année sept jeunes gens et sept jeunes filles destinés à être offerts en pâture au Minotaure.

Souhaitant mettre un terme à cette sanction terrible, Thésée, fils d'Egée, se proposa un jour de tuer le Minotaure et se porta volontaire parmi les jeunes gens choisis arbitrairement pour ce sacrifice. La fille de Minos et de Pasiphaé, Ariane, tomba éperdument amoureuse de Thésée, et ne put consentir à le laisser se faire tuer par le Minotaure. Elle requit ainsi l'aide de Dédale et obtint de celui-ci qu'il lui indiquât un moyen de sortir du labyrinthe. Sur les conseils de Dédale, Ariane remit à Thésée une

pelote de fil, qu'il pût dérouler au fur et à mesure qu'il avançait dans le labyrinthe. C'est ainsi que Thésée, après avoir tué le Minotaure avec son épée, put sortir du labyrinthe en remontant le « fil d'Ariane ».

Le premier livret manuscrit du vieil oncle, intitulé « La Terre », commençait donc par l'évocation du mythe de Thésée. Paul pensa que la génération à laquelle le vieil oncle avait appartenu était encore fortement marquée par les enseignements issus de l'ancienne culture gréco-romaine, alors que lui-même s'y intéressait plutôt en marge des connaissances imposées par le modèle éducatif de son époque. L'éducation scolaire de Paul portait en effet davantage sur les sciences physiques et mathématiques, que sur la connaissance des mythes anciens. Paul essaya de relier le mythe de Thésée au mandala du vieil oncle. Ainsi, la représentation symbolique du mandala pouvait être assimilée à un labyrinthe auquel la découverte des carnets manuscrits du vieil oncle l'aurait en quelque sorte conduit, et à l'intérieur duquel il aurait peut-être à découvrir une issue. Ce rapprochement, sans doute voulu par le vieil oncle, fit germer dans l'esprit de Paul une solution possible à l'énigme que représentait pour lui le mandala. Le langage du mythe présentait en effet une similitude avec la représentation schématique du mandala, en ce qu'ils revêtaient tous deux une dimension symbolique qui justifiait l'évocation du mythe de Thésée en rapprochement de la figure géométrique du mandala.

Le livret du vieil oncle recelait déjà bien des mystères, et Paul ne regretta pas la décision qu'il avait prise de s'accorder quelques jours de vacances au chalet. L'aventure prenait une tournure surprenante et son esprit se laissa naturellement porter par la fièvre de l'imagination. C'est ainsi que le moyen employé par Thésée pour sortir du labyrinthe lui inspira une méthode pour tenter de comprendre la signification du mandala. Suivant l'exemple de Thésée, il remonterait donc le fil de son histoire à travers le labyrinthe de sa vie, tel qu'il se trouvait constitué dans sa mémoire. L'histoire de tout individu commençait avec le cri de l'enfant naissant. Aussi loin que Paul pouvait remonter le temps, il se retrouvait en butte à l'image d'un enfant qu'il avait peine à identifier comme étant lui. Il savait, parce qu'on le lui avait dit, qu'il était né de ses parents, mais aussi loin qu'il pouvait remonter le fil du temps, il ne se connaissait lui-même

qu'à travers les événements au cours desquels son « moi » s'était trouvé mis en relation avec d'autres. Sa mémoire était-elle à ce point sélective qu'elle ne lui renvoyait aucune information sur lui-même en dehors des liens qui l'unissaient à sa famille? Que connaissait-il réellement de ses parents, de ses frères ou de ses sœurs ? Son frère plus âgé que lui s'était marié, était devenu père de famille et Paul ne le côtoyait pour ainsi dire plus, en dehors des traditionnelles réunions de famille. Ses autres frères et sœurs étaient plus jeunes que lui, mais Paul réalisait que, dans le fond, chacun menait sa vie, sans réellement se préoccuper de celle des autres. Par ailleurs, Paul se rendait compte que l'image qu'il conservait de lui-même, le renvoyait toujours à une époque révolue du passé, ne pouvant correspondre, en conséquence, à la réalité du temps présent. Un constat s'imposait maintenant à son esprit : il ne connaissait rien de lui-même, en dehors du conditionnement de sa mémoire. Celle-ci, parce qu'elle demeurait prisonnière du passé, ne pouvait que lui renvoyer une image déformée de la réalité présente.

Paul scruta de nouveau le mandala afin de décrypter toute information susceptible de l'éclairer sur la naissance et il s'arrêta sur le processus de création qui paraissait s'y rapporter. Celui-ci se trouvait figuré par une flèche qui, partant du ciel, se dirigeait vers la terre, en passant par l'eau. Paul était né de ses parents et ne pouvait objectivement se reconnaître comme issu du mariage de la terre et du ciel ! Un sentiment étrange s'éveilla en lui, comme une angoisse prête à sourdre au sein d'une entaille qui commençait à s'ouvrir. Tout en éprouvant ce sentiment, il se fit à lui-même la réflexion que la vie, au fond, procédait d'une surprenante façon, en ce qu'elle détruisait sans cesse tout ce qu'elle s'attachait laborieusement à construire. Ainsi le mouvement de la vie semblait toujours osciller entre gain et perte : le gain de ce qui naissait et la perte de ce qui mourait. La vie oscillait sans cesse entre ces deux mouvements et Paul comprit que l'attitude qui consistait à ne retenir que le premier (celui de la naissance) et à exclure le second (celui de la mort), ne pouvait justifier la réalité de cet étrange ballet constitutif du mouvement même de la vie ! Le mandala devait représenter le processus vital dans son unité, dans sa diversité, ce pourquoi sans doute il ne semblait contenir aucune référence à l'individualité. Paul ressentit une pointe d'amertume : à quoi pouvait bien lui servir une définition de lui-même dans laquelle il ne se

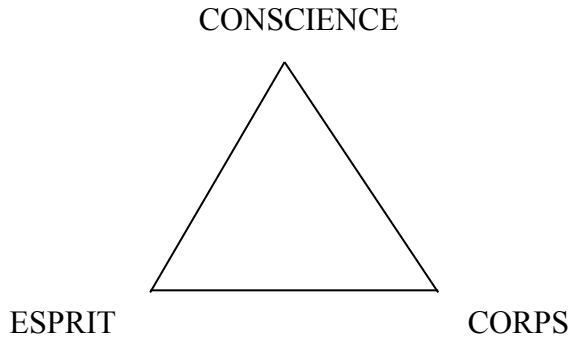
reconnaissait pas, en tant qu'individu? Le sentiment d'angoisse, qu'il avait d'abord ressenti, se transformait progressivement en colère, et Paul éprouva l'envie de jeter à bas le manuscrit, en même temps que, sans vraiment oser se l'avouer, il ressentit son impuissance à le comprendre. Il se retint donc de tout autre jugement, mû sans doute par un désir secret de percer le mystère du mandala. Il se fit alors la réflexion qu'une partie « cachée » de lui-même ne devait sans doute rien ignorer de la signification symbolique du mandala, mais que cet aspect en quelque sorte « inconscient » de son esprit ne pouvait trouver à s'exprimer à l'aide de mots. En définitive, Paul se sentait attiré par le défi intellectuel que représentait pour lui le décryptage des livrets, cependant qu'il ressentait une vive réticence à y adhérer sur le fond. S'il ressentait distinctement cette contradiction, il ne parvenait pas, toutefois, à en discerner l'origine. En observant ses propres réactions, il convint finalement que celles-ci devaient correspondre, d'une manière qu'il lui resterait encore à découvrir, à ce que le mandala cherchait justement à lui signifier.

Revenant à la représentation symbolique du mandala, Paul s'attacha à la description du corps qui s'y trouvait contenue. Le corps semblait en effet constituer le premier élément de son identité sur lequel il pensait pouvoir fonder son jugement. Quoi de plus concret, de plus personnel et de plus facilement identifiable en effet que le corps? Cependant la structure du corps lui apparaissait déjà d'une extrême complexité : les os, les muscles, la peau, les viscères, les nerfs, le sang, le cœur, les poumons, les yeux, les oreilles, sans compter tout ce que son esprit ne parvenait pas à saisir! Décidément, même la connaissance du corps semblait déjà constituer pour lui une épreuve insurmontable! En effet, que pouvait-il espérer comprendre de lui-même, alors que déjà la perception du corps par l'esprit semblait relever d'une gageure? Comment un schéma, aussi réducteur que celui dessiné par le vieil homme, pouvait-il contenir une connaissance aussi large? A l'évidence, quelque chose d'important lui échappait. Mais quoi? Sentant de nouveau la colère poindre en lui, il se ravisa et referma le livret.

Chapitre 3

Paul descendit au village afin d'y effectuer quelques courses. Les gens du pays ne le connaissaient guère, mais personne ne lui posait non plus de questions. Lui-même, peu loquace de nature, s'arrangeait aisément de cette situation, d'autant qu'il ignorait totalement la façon dont le vieil oncle pouvait avoir été perçu dans le village. Aussi se contentait-il de formules de politesse en usage et dispensait-il un sourire de convenance, comme pour signifier qu'il était heureux et que tout allait bien. Pourtant il se sentait soucieux. La découverte des carnets manuscrits l'interpellait en définitive beaucoup plus qu'il l'aurait d'abord imaginé. Le mandala opérait peut-être un maléfice secret, car il enrageait intérieurement de son incapacité à déchiffrer ce qui lui était d'abord apparu si simple ! Sur le chemin du retour, à travers les montagnes, Paul réfléchit à une autre manière d'aborder ses recherches.

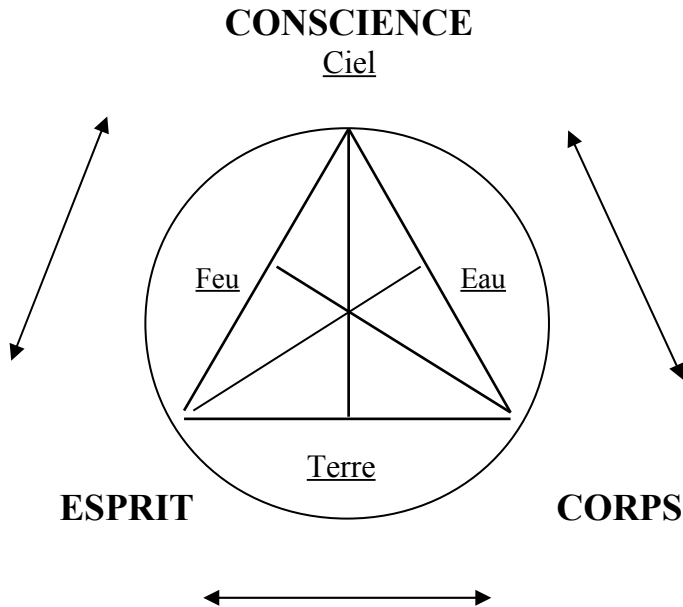
Les réticences qu'il éprouvait à l'égard des représentations du vieil oncle provenaient sans doute de son esprit. L'être humain, pensa-t-il, croyait pouvoir différencier les aspects physiques et psychiques de sa personnalité, alors qu'en réalité, cette distinction ne semblait pas aussi évidente à établir. Dans les faits, c'est-à-dire dans l'action, le corps et l'esprit agissaient en effet de manière tellement intriquée qu'il paraissait impossible de les différencier. En définitive, la réalité « sensible », telle que perçue par le corps, et la réalité « intelligible », telle que perçue par l'esprit, semblaient correspondre à des représentations partielles et différenciées d'une réalité synthétique ou unitaire qui demeurerait, au fond, insaisissable. Cette constatation posée, une autre question s'imposa à l'esprit de Paul concernant la nature exacte du « moi », sujet de cette perception. La dynamique triangulaire, entre les perceptions du corps, celles de l'esprit et l'identité du sujet dépositaire, en conscience, de cette double perception, le renvoyait ainsi à la configuration du vieil oncle :



En reprenant ce schéma, Paul conclut que ce qui devait relier le corps et l'esprit, indépendamment de leurs modes spécifiques de perception, devait donc être la conscience, du moins tel que le suggérait la représentation triangulaire du vieil oncle. Ainsi, le corps et l'esprit, parce qu'ils relevaient de processus de perception distincts, pouvaient se trouver en position contradictoire l'un vis-à-vis de l'autre. Paul tenta ensuite de valider ces premières conclusions à partir d'un exemple plus concret. Il considéra ainsi que le corps pouvait percevoir une odeur de nourriture, cette perception du sens de l'odorat déclenchant immédiatement une sensation de faim. A l'inverse, l'esprit pouvait rejeter cette sensation, jugeant la nourriture non conforme à ses goûts. Dans ce cas simple il est vrai, mais également réaliste (les réactions de l'esprit, face à la nourriture, se trouvant empreintes d'une subjectivité perceptible par tout un chacun, en particulier durant la période de l'enfance), le corps et l'esprit opéraient effectivement de manière contradictoire. Paul se revoyait lui-même enfant, alors qu'il faisait valoir la force de son caractère à travers les jugements qu'il portait sur les plats que lui présentait sa mère, sur des critères fort éloignés, en définitive, de leurs qualités gustatives ou culinaires !

Rentré au chalet, Paul ne tarda pas à se replonger dans l'étude des carnets. Il se représenta d'abord les quatre éléments : le ciel, la terre, l'eau et le feu qui figuraient sur le schéma du vieil oncle. Dans quel ordre devait-il les citer? Existait-il seulement un ordre? Il s'avisait également qu'il oubliait un cinquième élément : l'espace. Pour lui, le ciel et l'espace se confondaient en un seul élément alors que le vieil oncle avait

manifestement pris soin de les séparer. Ici encore, il lui faudrait réfléchir plus longuement sur cette question. Un mandala constituait une figure symbolique et il apparut à Paul que la clé de lecture de ce schéma devait résider dans le mode d'interprétation des éléments qu'il contenait. Avant d'en aborder le contenu, la structure du mandala se présentait donc d'une manière que Paul pouvait maintenant concevoir. Il reporta cette structure symbolique sur son carnet :



De retour dans ce qui devait sans doute servir de bureau au vieil oncle, Paul consulta un dictionnaire : « *Symbole* : nom masculin (d'origine grecque : *sumbolon*, signe). Etre ou objet qui représente une chose abstraite, qui est l'image d'une chose : le chien est le symbole de la fidélité, la balance est le symbole de la justice. »² Ainsi, même les mots possédaient une histoire, puisque celui de « symbole », avant d'être lu par Paul, sous une forme francisée, avait revêtu d'autres significations plus ou moins éloignées de celle qu'il portait aujourd'hui. Le temps imprimait donc sa marque, même aux mots, et Paul nota que de vouloir ainsi fixer

² Dictionnaire Larousse.

une réalité toujours mouvante relevait en fait de l'impossible, même en ce qui concernait l'interprétation des mots. D'où l'usage des symboles, pour permettre justement une lecture seconde des mots, qui transcende leur interprétation littérale. Paul nota cette réflexion sur son carnet et revint à l'interprétation symbolique du mot « corps ».

Le corps en soi, comme il l'avait préalablement souligné, était donc constitué d'un composé extrêmement complexe d'éléments plus fondamentaux, symbolisés par la terre et par l'eau. Paul fureta dans la bibliothèque et troqua le dictionnaire contre un exemplaire de la bible, afin d'y relire le passage de la Genèse se rapportant à la création physique de l'homme : « *Au temps où Yahvé Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre, et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. Toutefois, un flot montait de terre et arrosait toute la surface du sol. Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant.* »³

La glaise était un composé de terre et d'eau. Ainsi le schéma du vieil oncle et la bible concordaient tous deux en ce qu'ils définissaient le corps de l'homme comme un composé des éléments terre et eau. Cependant la définition de l'homme ne pouvait se limiter à la seule description du corps, et Paul eut l'idée de consulter sa carte civile d'identité afin d'en vérifier les données. Celle-ci contenait une image photographiée de son corps, mais seulement limitée au visage. A cette photographie s'ajoutaient un nom et une adresse. Paul sourit en observant la photographie, car celle-ci datait de plusieurs années et figurait un visage d'enfant auquel, à l'évidence, son image actuelle ne correspondait plus. De même son adresse avait changée. Restait un nom. Paul en conclut qu'au regard de la loi, celui-ci devait constituer l'empreinte la plus profonde de son identité. Paul avait pris le nom de son père et portait le prénom que lui avaient choisi ses parents. Il prit alors conscience de l'importance du sceau que pouvait représenter un nom composé de simples lettres apposées à un corps.

³ A.T. Genèse 2. 4 - 7.

Notre identité pouvait-elle réellement se réduire à un nom? Le schéma dessiné par le vieil oncle, et que corroborait le texte de la bible, révélait une identité plus large que celle limitée à un nom. Paul n'avait jamais appréhendé son identité d'une manière aussi large, et il ne s'était jamais inquiété d'une définition de lui-même qui pût dépasser l'identité que lui avaient transmise ses parents. L'idée lui vint pourtant qu'une identité limitée à l'intervalle de temps qui séparait la naissance de la mort ne pouvait suffire à justifier le sens d'une vie. Néanmoins, comment appréhender une réalité qui précéderait la naissance ou survivrait à la mort? Cette réalité d'ailleurs n'était-elle pas la même? Pourquoi la vie devrait-elle commencer à la naissance et s'arrêter à la mort? Que représentait l'expérience de la naissance? Paul s'arrêta sur ce point, surpris lui-même des développements opérés par son esprit.

Les notes prises par le vieil oncle assimilaient le corps à de la nourriture. Paul fut surpris de cette assimilation, mais à la réflexion, il ne put s'empêcher de reconnaître l'identité de la matière constitutive du corps avec celle dont il se nourrissait. Cependant il ne s'arrêta pas à cette constatation. Après tout, l'esprit de l'homme était bien supérieur à celui de l'animal et l'identité de l'homme ne se limitait pas à la seule description de son corps. Avant d'investir plus avant le thème de l'esprit, Paul souhaita approfondir la définition du corps qu'il venait d'esquisser. Le passage de la Genèse précédemment évoqué spécifiait qu'après avoir modelé l'homme à partir de la glaise, le Créateur avait insufflé « *une haleine de vie* » dans ses narines, afin qu'il devînt « *un être vivant* ». Paul comprit que la matière seule, même savamment composée, ne suffisait pas à constituer un être vivant. Il pensa de nouveau à ses parents, à sa naissance et il se fit la réflexion que si ses parents lui avaient donné un corps, ils ne pouvaient lui avoir transmis « *l'haleine de vie* » qu'évoquait la bible. Le souffle vital, associé au symbole de l'air, représentait donc le principe qui, associé à la matière constitutive du corps, « insufflait » la vie. Cette idée, pour étrange qu'elle lui avait d'abord paru, fut perçue par Paul comme une véritable révélation. Ainsi, une partie de lui-même ne procédait pas du corps et ne pouvait avoir été transmise par ses parents! Cette réflexion le laissa abasourdi, car elle remettait en cause les fondements mêmes de son identité, du moins telle qu'il se l'était

jusqu'alors imaginée. Le mouvement de la vie, parce qu'il procédait du symbole de l'air, ne pouvait donc relever exclusivement du corps, non plus qu'être seulement transmis par lui.

Paul poursuivit la description du corps dont la définition ne lui semblait toujours pas complète. En observant de nouveau le mandala, il remarqua soudain que nulle différenciation entre l'homme et la femme n'y figurait. Pour ce qui concernait au moins le corps, Paul eût pensé qu'une différence aussi manifeste que celle des sexes y aurait été mentionnée, mais à sa plus grande surprise, il n'en était rien. S'il ressentait une attirance particulière pour les jeunes femmes, ce sentiment lui semblait parfaitement naturel, eu égard à son âge et à sa condition d'homme. Aussi ne comprenait-il pas que cette différence, de plus indispensable à la survie des espèces, ne figurât pas sur le schéma du vieil oncle. Il reprit donc l'exemplaire de la bible qu'il venait de consulter et y relut le passage de la Genèse relatif à l'apparition de la femme : « *Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria :*

- Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair! Celle-ci sera appelée « femme », car elle fut tirée de l'homme celle-ci!»⁴.

Ce passage lui parut ambigu. S'il comprenait bien que le texte présentât une valeur symbolique, il ne parvenait pas cependant à en décrypter le sens. D'un côté en effet la femme avait été créée pour trouver un complément indispensable à l'homme : « *une aide qui lui soit assortie* », et en cela le texte de la bible apportait effectivement une réponse à son interrogation, mais d'un autre côté, la femme était issue de l'homme lui-même, ce qui la rendait si semblable à lui, qu'Adam fut d'abord incapable de la différencier de lui-même. Paul réfléchit que, selon ce qu'il en comprenait, deux éléments symboliques avaient permis à Adam d'opérer cette différenciation. Le premier acte de différenciation opéré par Adam fut donc d'attribuer un nom, autre que le sien, à celle qu'il reconnaissait pour être issue de sa chair. Le deuxième acte de différenciation fut

⁴ A.T. Genèse 2. 21 - 23.

l'œuvre d'Eve elle-même qui, à l'instigation du serpent, succomba à la tentation de goûter au fruit défendu, en fait de toucher à l'arbre de la connaissance et d'en assimiler les fruits : « *La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il avait un aspect agréable et qu'il était désirable, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de ce fruit et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus* »⁵

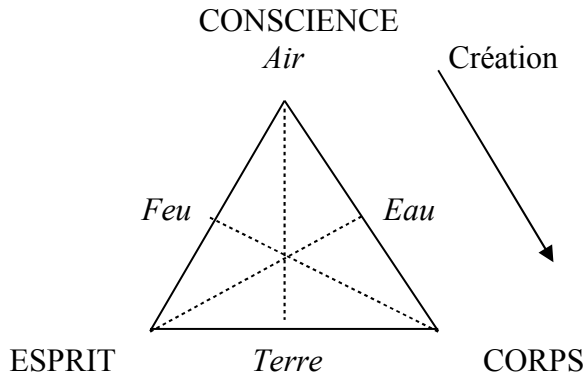
Dieu avait créé l'homme à son image et modelé la femme à partir de l'homme, de sorte que l'homme et la femme étaient semblables l'un à l'autre, si ce n'était leur nudité. Cette différence cependant n'était pas connue d'Adam et Eve, de sorte qu'ils demeuraient ignorants l'un de l'autre. Le jardin d'Eden comportait de nombreux arbres « *séduisants à voir et bons à manger* », parmi lesquels deux arbres seulement faisaient l'objet d'une interdiction ou d'un « tabou » particulier : l'arbre de la connaissance et l'arbre de vie. En touchant à l'arbre de la connaissance, Adam et Eve « *connurent qu'ils étaient nus* » et Dieu les chassa ensuite du jardin d'Eden avant qu'ils ne fussent également tentés de « toucher » à l'arbre de vie.

Paul songeait au jardin d'Eden et les idées s'ordonnaient progressivement dans son esprit. La différence physique entre Adam et Eve ne les affecta pas tant qu'ils n'eurent pas connaissance qu'ils étaient nus, et quoiqu'ils le fussent réellement! Considérant ce passage de la bible, Paul l'interpréta de la sorte : la différence perçue entre l'homme et la femme constituait un acte de connaissance. Comme pour confirmer cette interprétation, la bible précisait que Eve ne conçut et n'enfanta d'Adam qu'après l'acte de connaissance symbolique perpétré par elle sous l'instigation du serpent : « *l'homme connut Eve, sa femme ; elle conçut et enfanta* ». Ainsi la dualité, la naissance et la mort, constituaient le produit amer de la connaissance. Les idées se succédaient dans l'esprit de Paul : c'est parce que l'homme connut sa nudité qu'il la cacha ; c'est parce qu'il connut sa femme qu'elle enfanta de lui ; c'est parce que l'homme connut la naissance qu'il connut aussi la mort. La connaissance, en tant que processus de différenciation, constituait le péché originel,

⁵ A.T. Genèse 3. 6 - 7.

parce qu'il avait mis fin à l'unité originelle de la nature. Celle-ci, au-delà des multiples formes qu'elle pouvait revêtir, constituait un tout, comme l'homme et la femme constituaient une seule chair.

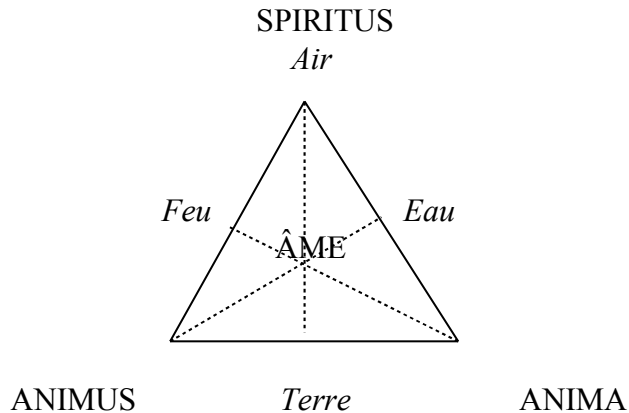
Lorsque les yeux d'Adam s'ouvrirent à la connaissance du bien et du mal, il sut qu'il était nu et donc vivant. Paul vérifia la signification du nom de la première femme : «Eve» en consultant de nouveau le dictionnaire : le nom d'Eve signifiait « vivre »⁶ et il en déduisit que la connaissance d'Eve devait signifier pour Adam la connaissance concomitante de la vie. Paul éprouvait une difficulté certaine à imaginer quelle avait pu être la mentalité primitive d'Adam et Eve ! En même temps il se faisait la réflexion que la vie était loin d'avoir commencé avec l'humanité. La terre était vieille de plus de cinq milliards d'années et elle regorgeait certainement de vie longtemps avant l'apparition de l'homme. Paul récapitula ses acquis en reprenant, de manière partielle, le schéma du vieil oncle :



En évoquant la création de l'homme, Paul s'était déjà arrêté sur le fait que la vie trouvait son origine dans le souffle divin, en tant qu'« *haleine de vie* ». Le symbole de l'air s'imposait donc progressivement dans son esprit. Par ailleurs, le schéma du vieil oncle présentait quelque similitude avec la tradition biblique, puisque la création procédait du symbole de l'air. Cependant les aspects féminin et masculin de la vie n'apparaissaient

⁶ Originellement « Hawwah » du verbe « hayya ».

pas dans le diagramme du vieil oncle, qui eussent pu interpréter la signification symbolique de l'homme et de la femme, ou plus généralement du masculin et du féminin dans l'ordre de la création. Par ailleurs le passage du ciel à la terre transitait par l'élément eau, sans que Paul en saisisse vraiment le sens, même s'il comprenait que l'enfant naissait d'une matrice d'eau, à l'intérieur du ventre de la mère. Il feuilleta plus avant le carnet et y trouva un schéma qui lui parût traiter ces aspects :



Paul ignorait la signification des termes à consonance latine employés par le vieil oncle, mais il trouva, sur le carnet, les définitions suivantes qui s'y rapportaient :

Anima : Principe féminin de la vie. Nature originelle et par extension, toutes les formes de la création.

Animus : Principe masculin de la vie. Puissance créatrice et par extension, toutes les productions de l'esprit.

Spiritus : Principe unitaire et informel de la vie. Conscience universelle et par extension, toute conscience individuelle.

Âme : Principe originel et résultant de la vie. Quintessence élémentaire et par extension, de toute forme de la création.

La curiosité de Paul se trouvait donc quelque peu rassasiée, dans la mesure où le vieil homme avait effectivement évoqué, dans ses carnets, les aspects masculin et féminin de la vie. Cependant la façon dont celui-ci abordait ce sujet l'entraînait sur un terrain beaucoup plus vaste que celui sur lequel il s'était d'abord arrêté. En effet, loin de réduire la différence manifeste entre l'homme et la femme aux seuls aspects physiques, le vieil oncle considérait cette différence en tant que principe dual inhérent au mouvement même de la vie, dans ses composantes physiques (anima), psychiques (animus) et spirituelles (spiritus). Le vieil oncle allait même jusqu'à définir l'âme en tant que principe à la fois conceptuel et finaliste de la vie, cette double définition s'avérant une nouvelle fois difficile à saisir pour Paul. En définitive, la différenciation physique entre l'homme et la femme ne constituait qu'un aspect manifeste et partiel d'une totalité vivante dont Paul ressentait qu'il lui faudrait bientôt isoler la composante psychique, après avoir abordé l'aspect physique. Il comprenait cependant que la dimension spirituelle du vivant, telle que présentée par le vieil oncle, excluait toute différence entre les sexes. Il se rappela le passage suivant de la bible, comme pour confirmer cette analyse : « *A la résurrection, en effet, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans le ciel. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu l'oracle dans lequel Dieu vous dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob? Ce n'est pas de morts mais de vivants qu'il est le Dieu!* »⁷

Paul se sentait incapable d'embrasser une conception aussi vaste que celle décrite par le vieil oncle et il devait admettre que l'étendue des connaissances qu'il pouvait lui-même faire valoir dans les différents domaines traités par le vieil oncle, ne lui permettait pas d'en justifier la critique. La fascination qu'exerçait sur lui la découverte des carnets ne pouvait donc pas lui faire oublier que ses capacités de connaissance restaient tributaires de celles inhérentes à son âge et à son esprit. Aussi hésitait-il encore à s'engager davantage dans l'univers mystérieux du vieil oncle. Il revint donc à la Genèse afin d'élucider la signification symbolique de la femme, reprenant ainsi un thème davantage en rapport

⁷ St Matthieu, 22. 30 - 32

avec ses préoccupations du moment. Il nota d'abord que l'être humain, en tant que forme physique de la nature, relevait du principe féminin de l'anima (indépendamment de son sexe), tandis que la raison, en tant que puissance créatrice d'idées ou de pensées (l'esprit) relevait du principe masculin de l'animus. Il poursuivit sa réflexion en considérant que le principe créateur était masculin, tandis que la création était tout entière féminine. Ainsi, l'homme et la femme relevaient tous deux, d'un point de vue symbolique, du principe féminin de la vie, en tant que formes physiques de la nature, et du principe masculin, dans leur capacité de création psychique. La première femme avait été créée, dans sa forme (anima), à partir du corps même d'Adam, tandis que par le péché originel, Eve avait commis le premier acte de création autonome par l'esprit (animus). Paul agréa pour lui-même cette interprétation, en ce qu'elle correspondait au schéma du vieil oncle, et quoiqu'elle lui parût plutôt surprenante à énoncer en raison de la difficulté qu'il éprouvait encore à différencier les composantes physiques, psychiques et spirituelles de la vie. Il se réjouissait malgré tout de parvenir quelque peu à déchiffrer le mandala, dont la traduction lui avait d'abord paru constituer une épreuve insurmontable. Encouragé par ces premiers résultats, il revint à la représentation symbolique du corps et réfléchit au symbole de l'arbre qui lui était associé.

Paul convint que le symbole de l'arbre figurait d'abord un tronc enraciné dans le sol, déployant ses branches vers le ciel. Cette réflexion s'imposa d'emblée à son esprit, considérant que la verticalité de l'arbre pouvait être rapprochée de celle de l'homme. Néanmoins, deux aspects importants différenciaient ces deux règnes : le premier, en ce que la verticalité de l'être humain avait été acquise de haute lutte dans la longue chaîne de l'évolution et le second, en ce que l'être humain ne possédait pas de racines physiques le rattachant à la terre. Paul reconnaissait cependant que l'homme restait généralement attaché à la terre de ses ancêtres ainsi qu'au sol où il avait grandi. La terre revêtait un caractère sacré dans de nombreuses cultures et traditions du monde, parce qu'elle conservait les dépouilles des morts et que d'une certaine manière, leur âme continuait de vivre à travers elle. Paul avait eu maintes fois l'occasion d'approcher des sépultures et il avait toujours senti le caractère sacré attaché à ces lieux. Il se souvint alors que la sépulture du vieil oncle se trouvait située non

loin du chalet, à l'intérieur de l'enceinte du cimetière qui jouxtait le village. Il décida de s'y rendre, saisissant ainsi l'occasion d'une promenade à l'extérieur du chalet.

Le cimetière que Paul arpentait était de taille modeste, en comparaison de celui où il se rendait de temps à autres avec ses parents. Il est vrai qu'il habitait en ville et que le cimetière qu'il visitait maintenant ressemblait au pays alentour : simple et tranquille. Les sépultures qu'il observait, recherchant celle de l'oncle, paraissaient presque abandonnées, à l'exception de quelques-unes, propres et fleuries, qui témoignaient ainsi de l'affection de proches encore vivants. Paul pensa que les fleurs qu'il voyait faneraient bien vite et que, nonobstant l'habillage des tombes, le temps se chargerait bientôt de les confondre pour laisser place à une terre indifférente. Paul gardait un souvenir assez flou des obsèques du vieil oncle ; il se rappelait seulement que les personnes présentes étaient peu nombreuses et qu'aux dires de ses parents, la plupart d'entre-elles n'eussent d'ailleurs pas dû s'y trouver, ayant cessé toute relation avec l'oncle depuis plusieurs années. Leur présence aux obsèques ne parut donc justifiée qu'en rapport avec les liens de parenté qui les rattachaient au vieil oncle et des droits éventuels qu'ils pouvaient faire valoir de ce fait.

Les pensées que Paul laissait librement vagabonder dans son esprit, cessèrent subitement au moment où il reconnut la sépulture du vieil oncle. Il suspendit ses réflexions et fit face à la tombe. Un silence profond envahit les lieux, comme exigé par les circonstances. S'il existait une relation entre la vie et la mort, celle-ci ne pouvait s'instaurer qu'à travers ce silence. L'esprit de Paul semblait s'être dissout au sein d'un espace sans contour, tandis que son attention se trouvait maintenant retenue par le passé. Revenant au temps présent, Paul considéra de nouveau la tombe. La première idée qui effleura alors son esprit fut que les morts se trouvaient ensevelis par dessous la terre en position allongée. Cette réflexion le frappa, en relation avec celle qu'il avait nourrie auparavant en rapport avec la verticalité de l'arbre. Ainsi l'homme vivant se dressait debout vers le ciel, tandis que la mort le ramenait en position couchée sur la terre. La dépouille du vieil oncle avait été déposée en ce cimetière, comme en une dernière demeure, et Paul se représenta la terre comme

figurant le lit de la vie. Il pensa au lit d'une rivière et se figura par ailleurs que la terre constituait aussi le berceau de la vie. Il se demanda cependant à quelle vie la sépulture du vieil oncle pouvait servir de berceau. Quelque chose manquait à ses représentations qui lui eût permis de donner un sens à ses réflexions, sensations et sentiments mêlés du moment. Le flux incessant de la vie ne s'encomrait pas des individus auxquels il donnait naissance, pas plus qu'il ne pouvait être circonscrit par le cadre limité de l'esprit. Paul quitta le cimetière, non sans évoquer une dernière fois le souvenir « vivant » du vieil oncle. Il eut, à cet instant, la certitude que ce dernier reposait en paix, dans un espace et dans un temps qu'il ne pouvait saisir. Il lui appartenait maintenant de poursuivre l'étude des livrets que le vieil homme lui avait en quelque sorte légués. Aussi, intercédait-il auprès de lui, pour qu'il l'aidât dans cette tâche. Tournant son regard vers la tombe, Paul n'aurait su dire à qui s'adressaient exactement ses prières, mais il était convaincu, au-delà de toute explication, qu'il serait entendu.

Paul s'en revint ensuite vers le chalet par des chemins détournés. Son esprit restait marqué par les instants passés au cimetière. Un sentiment de paix demeurait en lui, et il se laissa mener par le chemin exigü de la montagne. Il dépassa de nombreux arbres qu'il considéra avec une affection toute nouvelle, ce qui ne manqua pas d'abord de le surprendre. Paul s'interrogea sur la nature du sentiment qu'il éprouvait soudainement envers les arbres et qui lui rappelait l'affection toute particulière que sa mère portait aux plantes qu'elle entretenait dans leur appartement. Il se rappelait l'avoir parfois surprise en train de leur parler, ce qui ne manquait pas, à chaque fois, de le faire sourire. En fait, sa mère n'éprouvait aucune honte à communiquer avec les plantes et elle continuait d'ailleurs de leur prodiguer les soins qu'elle jugeait nécessaires, sans s'arrêter aux considérations souvent moqueuses de son fils. La proximité d'une nature généreuse, mais aussi les écrits du vieil oncle, opéraient sur Paul une étrange métamorphose. Il considéra l'affection toute nouvelle qu'il portait maintenant aux arbres qu'il croisait sur le chemin, comme un signe manifeste de cette transformation. Il observa également que ce changement n'apparaissait pas seulement dans le contenu de ses pensées, mais aussi et surtout sur le plan de ses sentiments. Ainsi les relations qui se nouaient entre lui-même et son environnement semblaient évoluer du fait d'une compréhension toute nouvelle des processus vitaux qui s'y

rapportaient, et en communion affective avec eux. De fait, Paul ressentait certaines modifications de son caractère, plus qu'il ne les comprenait vraiment. Il se surprit également à croire que les écrits du vieil oncle pouvaient être à l'origine de ces changements, et quoiqu'il n'en fût qu'au tout début de leur lecture, l'intérêt qu'il leur porta s'en trouva de fait renforcé. Tout à ces considérations, Paul s'arrêta au pied d'un arbre, à l'ombre duquel il éprouva l'envie de se reposer. Il s'allongea doucement et observa l'arbre de cette position. Il lui apparut alors que l'arbre était debout, tandis que lui même se trouvait être en position couchée. La verticalité de l'homme lui sembla pour le coup bien relative et il s'abandonna à l'arbre pour trouver un peu de repos. Ses pensées ainsi suspendues, il ne tarda pas à s'endormir.

Chapitre 4

Céyx, roi de Thessalie était l'époux d'Alcyone, la plus fidèle des femmes. Meurtri par le décès de son frère, Céyx partit en voyage, par voie de mer, afin de consulter les oracles. Alcyone, qui connaissait les dangers de la mer, était inquiète au sujet de ce voyage : « C'est l'eau qui m'effraie, et l'inquiétante image de la mer. J'ai vu naguère, sur le rivage, des débris de planches, et souvent, sur des tombeaux où ne reposait aucun corps, j'ai lu des noms »⁸. Céyx, quoique attendri par les propos de sa femme, ne remit pas son projet pour autant, et ordonna qu'un navire soit mis à flot et gréé. A peine le navire eut-il quitté les côtes, qu'une violente tempête mit fin à l'équipée et brisa le navire, vouant tous les membres de l'équipage à périr englouti par les eaux. Céyx lui-même, après avoir nagé jusqu'au bout de ses forces, et invoqué le nom d'Alcyone ainsi que celui de son beau-père Eole, pour qu'il calmât la tempête, succomba au naufrage.

Cependant, Alcyone, ignorant un si grand malheur, comptait les nuits, et filait un vêtement pour elle et pour son mari, en se leurrant donc de l'espoir de son retour. Emue par les prières d'Alcyone, Junon, l'épouse

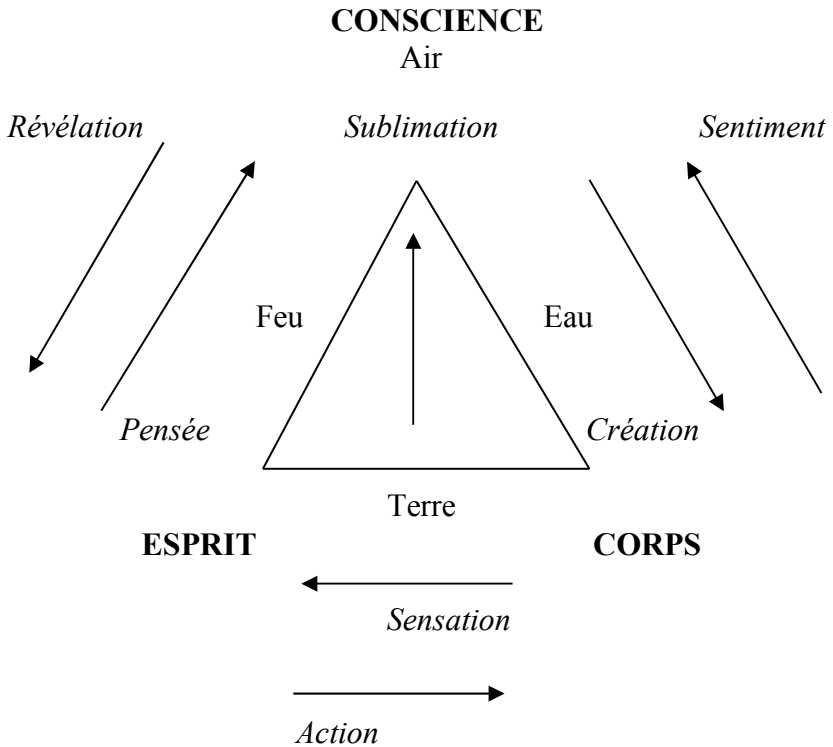
⁸ Ovide – *Les Métamorphoses* - Livre. XI – Vers 410 à 748.

de Jupiter, envoya Iris, sa fidèle messagère, auprès de Morphée, pour qu'il intercédât auprès d'Alcyone, sous les traits du défunt Célyx, afin de lui relater le récit véridique de son malheur. Morphée, habile entre tous à prendre les apparences de la figure humaine, apparut en songe à Alcyone, sous les traits de Célyx, et lui révéla la tragique vérité : « Reconnais-tu Célyx, épouse infortunée ? La mort aurait-elle changé mes traits ? Regarde-moi ! Tu me reconnaîtras et tu trouveras, au lieu de ton époux, l'ombre de lui-même. Tes prières, Alcyone, ne m'ont été d'aucun secours : j'ai péri »⁹. Au sortir du sommeil, Alcyone demeura inconsolable et s'en fut au bord de la mer, retrouver son mari. La légende raconte qu'ils furent transformés en oiseaux et qu'ils volent depuis lors au-dessus des flots. Esclaves d'un destin funeste, Alcyone et Célyx perpétuent depuis leur amour aux dépens de la mer. Aussi, lorsqu'au milieu de l'hiver, Alcyone, au dessus des flots couve son nid, Eole empêche les vents de sortir durant sept jours, assurant ainsi à ses petits-enfants la quiétude des flots.

Lorsqu'il ouvrit un œil, Paul fut surpris de s'être laissé emporter par le sommeil. Cela lui arrivait rarement dans la journée et il se fit la réflexion que, malgré le labeur intense auquel il soumettait son esprit, cela ne l'empêchait pas de parvenir à se détendre et à trouver le repos. Il se remit donc en marche en direction du chalet, non sans avoir jeté un dernier regard sur l'arbre au pied duquel il s'était endormi. Chemin faisant, il se rappela le rêve qu'il venait d'effectuer. Sans doute la visite au cimetière n'y était-elle pas étrangère, car Paul avait rêvé de la légende de Célyx et d'Alcyone, ainsi que de leur destin funeste. Pourtant, il n'avait ressenti aucune tristesse à l'évocation de cette tragédie et tenta d'en comprendre la raison. Il réfléchit que l'amour formidable, idéal, entre les deux héros occupait tout le récit sans connaître aucune interruption : ni durant la séparation occasionnée par le voyage de Célyx, ni dans l'épreuve inconnue de la mort. Ce dernier point retint particulièrement son attention, car il signifiait que la vie ne s'arrêtait donc pas avec la mort, du moins pour ce qui concernait l'expérience de l'amour. Paul essaya de rapprocher l'interprétation de ce récit avec le schéma du vieil oncle. Il effectua une

⁹ Ibidem

nouvelle halte afin d’y réfléchir plus à son aise et rédigea quelques notes sur son carnet, en commençant par y reproduire une partie du mandala :



S’étant ainsi remis en mémoire la configuration du mandala, Paul tenta de rapprocher les éléments symboliques qu’il contenait avec ceux figurant dans le mythe de Célyx et d’Alcyone :

- La terre était représentée par les corps de Célyx et d’Alcyone, ainsi que par leur destinée terrestre.
- L’eau était représentée par la mer, lieu du voyage et de la tragédie de Célyx.

- Le feu, représentant symbolique de l'esprit, correspondait au songe d'Alcyone, ainsi qu'à la révélation de Morphée.
- L'air était figuré par la tempête et par les oiseaux, pour représenter la conscience et le destin.

Paul se rappelait avoir déjà noté que la création procédait du symbole de l'air : « *Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant.* » ¹⁰ Il réfléchit donc sur la mort et s'arrêta sur le mot « sublimation » qui figurait sur le schéma du vieil oncle, à partir de la terre et en direction de la conscience. Paul connaissait la sublimation comme un processus chimique consistant à faire passer directement un corps de l'état solide à l'état gazeux. En appliquant ce principe au schéma du vieil oncle, la sublimation représentait donc le passage du corps à un autre état lié au principe de l'air. Ce passage consistait en rien de moins que la mort. Ainsi, selon la représentation du vieil oncle, la mort consistait en un passage d'un état corporel à un état immatériel, associé au principe de l'air, et seulement perceptible par la conscience. Paul réfléchit à ce qu'il venait de souligner et convint effectivement que l'esprit ne pouvait percevoir la réalité qu'à travers la perception des sens. Paul étaya sa pensée en arguant pour lui-même du fait que le corps ne pouvait reconnaître, par réflexion des sens, que les substances physiques dont il était lui-même constitué. Par ailleurs, ce principe d'identité lui sembla également pouvoir s'appliquer à l'esprit, en ce que ce dernier ne pouvait reconnaître, par réflexion de la pensée, que les informations structurées par des mots. L'identité du corps, telle que traduite par les sens, et celle de l'esprit, telle que traduite par les mots, se trouvaient donc différentes par nature, et devaient, en conséquence, être appréhendées de manière distincte. Paul considéra ensuite sa propre identité selon ce double point de vue et conçut que la réalité perçue par le corps (en tant que sensations) et celle perçue par l'esprit (en tant que pensées) étaient différentes. Au fur et à mesure qu'il progressait dans son analyse, il aboutissait à une définition de plus en plus éclatée de la réalité perçue, à commencer par la sienne propre, constitutive de son identité. En effet, si la connaissance psychique de soi, telle qu'opérée par l'esprit, et la connaissance physique

¹⁰ A.T. Genèse 2. 7.

du même soi, telle que perçue par le corps, étaient différentes, quelle pouvait donc être l'identité exacte de soi ?

Le mythe évoquant l'histoire de Célyx et d'Alcyone lui rappelait ce même dilemme, puisque leur vie terrestre considérée, tant du point de vue matériel que psychique, ne suffisait pas à combler leur destin. La légende apportait une réponse qui apparut d'abord facile à Paul, dans la mesure où elle relevait du domaine de l'imaginaire et évoquait une vie, en quelque sorte au-delà de la vie, où les deux héros se retrouvaient, transformés en oiseaux, poursuivant leur idylle sous le signe du ciel. Le mandala du vieil oncle évoquait également, sous le même signe de l'air, la possibilité d'un troisième mode de perception de la réalité à travers la conscience. Paul tentait de lier ces deux approches (celle proposée par le mythe et celle proposée par le vieil oncle), mais il éprouvait une difficulté certaine à concevoir une réalité qui dépassât les possibilités de perception des sens ou de la raison. Au-delà du corps et de l'esprit, Paul ne percevait que la mort, dès lors considérée par lui comme marquant, et de façon définitive, la fin de la vie. Malgré la tentation pourtant séduisante de son rêve et le rapprochement évoqué avec le mandala du vieil oncle, l'esprit de Paul se trouvait en butte à l'expérience indéfinissable de la mort. Aussi reprit-il sa promenade, sans plus se hasarder sur ces questions. Du reste, le cadre enchanteur de la montagne lui procurait un réel plaisir qui suffisait, pour l'heure, à satisfaire ses appétits. Paul gravit les derniers mètres qui le séparaient du chalet, tout à la joie d'une jeunesse encore verte.

Le soleil avait presque disparu, lorsqu'il parvint au chalet. Fatigué, mais heureux, il effectua une toilette rapide et se restaura simplement. Plus tard dans la soirée et avant de se coucher, il s'installa dans l'ancien bureau du vieil oncle et compléta, sur son cahier, ses réflexions de la journée. Il revint d'abord à l'étrange relation qui unissait l'homme à l'arbre et nota que la verticalité de l'homme figurait un acte de la volonté, tandis que celle de l'arbre restait un phénomène purement physique. Il se ravisa cependant, car cette considération lui sembla incomplète. Paul considéra alors le mandala du vieil oncle et vit que le rapprochement symbolique de l'arbre et de l'homme ne valait que pour le corps. Pour autant, la mobilité de l'homme, sur le plan corporel, nécessitait un travail d'équilibre auquel l'arbre n'était guère soumis du fait de son enracinement. Cependant, la

comparaison du règne végétal et du règne humain tournait court dans son esprit, et Paul préféra interrompre son étude, succombant à la fatigue. Il quitta le bureau et se dirigea vers la chambre, avec l'intention de se coucher.

Chapitre 5

Le lendemain, Paul reprit le livret du vieil oncle afin de poursuivre ses réflexions de la veille. Il s'arrêta sur un chapitre qui traitait de l'association symbolique de l'homme et de l'arbre :

L'arbre est comparable au corps de l'homme en ce qu'il est vivant, du mouvement même de la vie. L'arbre est constitué de la terre, de la lumière, de l'air et de l'eau ; c'est d'eux qu'il tire sa nourriture et sa composition. L'arbre se ramifie en bas vers la terre et en haut vers le ciel. Les ramifications du bas puisent les ressources de la terre, tandis que celles du haut puisent les ressources du ciel. L'eau est captée par le bas comme par le haut. L'arbre naît d'une graine enfouie dans la terre, grandit vers le ciel et produit des fruits destinés à mourir en terre pour ensemençer de nouveaux arbres.

Paul réfléchit qu'il avait toujours perçu les espèces végétales ou animales, de manière spécifique, sans jamais vouloir ou pouvoir les rapprocher. De fait, il se rendait compte à présent que l'homme, en tant qu'espèce, possédait des traits de caractères communs avec le règne végétal ou animal, et qu'il pouvait en prendre conscience, indépendamment de son corps ou de son esprit. Paul se souvint de sa réaction du matin alors qu'il éprouvait le sentiment de véritablement communier avec l'arbre, et il se dit qu'en définitive, une partie de lui-même était parfaitement capable de vibrer en résonance avec une espèce différente de la sienne, même considérée comme « inférieure » sur le plan phylogénétique¹¹. Interrompant le flux de ses pensées, Paul immobilisa

¹¹ La phylogénèse établit les liens de parenté entre les espèces et en définit une évolution dans le temps (données paléontologiques exprimées sous forme graphique par un arbre

son esprit qu'effleura l'image d'un nénuphar ondulant sur la surface d'un étang, ses grandes feuilles blanches et nageantes déployées sur l'eau laissant apparaître, en son centre, une capsule ouverte vers le ciel.

L'image disparut aussi soudainement qu'elle était apparue, et Paul se vit reprendre les cours de ses réflexions précédentes, comme si une volonté inconsciente intervenait de l'intérieur, pour orienter le cours de ses pensées. Concentrant de nouveau son attention, il s'avisa qu'il lui était encore difficile d'admettre qu'une partie de lui-même pût être comparée à une espèce animale, voire végétale ! S'il pouvait concevoir effectivement que l'être humain se trouvât être le fruit d'une évolution, et que son identité véritable pût reposer sur divers plans, parmi lesquels le corps ne représentait que la partie visible, il revendiquait néanmoins la spécificité de son esprit, qui différenciait l'être humain des autres espèces animales ou végétales, l'ayant précédé sur l'échelle phylogénétique. Une telle remarque semblait marquée du sceau de l'évidence et Paul fut tenté de la retenir pour conclusion de ses notes sur le thème de la terre. Néanmoins, en se plongeant de nouveau dans la lecture du livret, il s'aperçut que ce dernier se poursuivait sur le métabolisme végétal, ainsi que sur la valeur symbolique de l'arbre. L'insistance avec laquelle le vieil oncle revenait sur ce thème, signifiait sans doute qu'il attribuait à ce rapprochement symbolique une valeur de première importance. Aussi Paul se concentra-t-il de nouveau sur la suite du livret :

L'arbre tire sa nourriture du ciel, de la terre et de l'eau. L'énergie de la terre est captée par les racines et alimente les branches, du bas vers le haut, grâce aux processus d'osmose et de capillarité, qui utilisent l'énergie de l'eau (cycle de la sève). L'énergie du ciel est captée par les feuilles, du haut vers le bas, grâce au processus de photosynthèse, qui utilise la lumière pour absorber le gaz carbonique contenu dans l'air et synthétiser les éléments à valeur nutritive contenus dans la sève (réaction chlorophyllienne). L'élément eau sert ainsi de lien entre le ciel et la terre pour l'arbre, comme pour toutes les formes physiques de la création. L'être humain fonctionne comme l'arbre, mais en sens inverse. Il

généalogique ou « échelle phylogénétique »). Elle s'oppose à l'ontogenèse, qui étudie les variations plus ou moins complexes qui s'opèrent au cours de la formation d'un individu à partir d'un germe unicellulaire. Voir également note p. 158 (Partie III - 3).

s'enracine dans le ciel et grandit vers la terre. Il absorbe l'énergie de l'air (oxygène) et rejette vers la terre les éléments dont l'arbre se nourrit. Les fruits de l'homme sont destinées au ciel. L'homme meurt à la terre et renaît dans le ciel.

Le livret consacré au thème de la terre se terminait ainsi. Paul était stupéfait de cette conclusion. Il ressentait une vive frustration de ne pouvoir suivre le vieil oncle dans toute l'étendue de ses réflexions. Il se demandait jusqu'où et comment ce dernier avait pu cumuler autant de connaissances, dans différents domaines qui soulevaient dans son esprit autant de questions qu'il ne parvenait pas à résoudre. Le chapitre suivant portait en titre : « Le Feu », mais Paul ne souhaitait pas pour l'heure en aborder la lecture. Il ne se sentait plus la force de poursuivre son étude. Il se sentait dépassé, vaincu et il jugea préférable de suspendre une lecture dont il avait beaucoup espéré, mais qui le laissait, en définitive, sur sa faim. Il résolut donc de profiter au mieux du peu de temps qu'il lui restait avant la fin de son séjour en le consacrant à des activités de loisirs, davantage compatibles avec ses aspirations de jeunesse. En effet, il allait bientôt devoir rentrer chez lui, retrouver ses parents et amis, reprendre les activités qui avaient été les siennes avant les vacances et réintégrer la société dans laquelle il était né et à laquelle il se savait appartenir. Il regrettait certes d'avoir si peu réussi à déchiffrer l'algorithme du vieil oncle, mais il restait convaincu qu'il y parviendrait un jour. Projetant déjà de revenir séjourner au chalet, aussitôt que l'occasion lui en serait fournie, Paul remit de l'ordre dans le bureau du vieil oncle et rangea soigneusement les manuscrits parmi ses effets personnels, augurant qu'il serait toujours temps, plus tard, d'en reprendre l'étude.